

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL ORLÉANS / CENTRE-VAL DE LOIRE
DIRECTION SÉVERINE CHAVRIER

COMO

REVUE DE PRESSE
ILS NOUS ONT OUBLIÉS
THOMAS BERNHARD / SÉVERINE CHAVRIER

Avec “Ils nous ont oubliés”, Séverine Chavrier invente le théâtre d’horreur

par Igor Hansen-Love
Publié le 14 avril 2022 à 14h59
Mis à jour le 14 avril 2022 à 14h59



La metteuse en scène s’attaque pour la troisième fois à un texte de Thomas Bernhard et signe une pièce glaçante où le son est au cœur d’un dispositif scénique à la radicalité réjouissante.

C’est une histoire écrite par Thomas Bernhard qui débute comme un polar. La nuit du 24 décembre, dans l’ancre d’une usine désaffectée, une bande de rôdeurs tombe sur le corps d’une femme, inanimé. Celle-ci a été tuée d’un coup de fusil dans la tête, sur son fauteuil roulant. Son mari, l’assassin, sera retrouvé quelques jours plus tard, à moitié mort et complètement fou, dans la fosse à purin de l’établissement, une carabine à la main.

L’auteur opère ensuite un retour en arrière, pour comprendre l’origine du mal et les obsessions bernhardiennes prennent le pas sur le polar. Konrad, l’homme qui vivait ici claquemuré avec sa femme, tentait d’écrire l’œuvre de sa vie, un essai sur l’ouïe, une thèse à la lisière entre la science et la métaphysique. Rongé par le délitement conjugal, la précarité et la solitude, épuisé dans sa quête d’un texte total et parfait, détruit par son incapacité à formuler une seule ligne, il a perdu la tête et commis ce féminicide.

Un coup de maître

C’est un coup de maître d’une radicalité réjouissante que réalise Séverine Chavrier en montant ce roman difficile. D’abord, la metteuse en scène parvient à prouver – et contrairement à ce que nous pensions jusqu’ici – qu’il est possible d’avoir peur au théâtre. La scénographie imaginée par Louise Sari figure l’esprit d’un lieu qui, comme dans le film *The Shining*, participe à – ou provoque – l’horreur. Il faut la voir, cette plâtrière immonde. Ce squat dévoré par l’humidité, souillé par des pigeons (bien vivants sur le plateau), cerné par une forêt de pins et recouvert par la neige, niché dans les Alpes, à mille lieues du village le plus proche. Ce n’est pas l’image qui engendre la peur, mais le son. Avec une partition exclusivement percussive jouée en direct par Florian Satche, avec ces bruits de chiens qui hurlent et ces craquements angoissants, notre ouïe sursollicitée (comme celle de Konrad) se détraque et nous fait perdre tous nos repères.

Séverine Chavrier excelle aussi dans la mise en scène de l'intrusion des "autres". Il y a les livreurs Deliveroo qui apportent les repas au couple isolé, il y a l'architecte qui doit réparer le bâtiment, il y a l'infirmière qui arrive toujours à des horaires imprévus. Ils frappent à la porte, parlent, questionnent, demandent de l'aide, perturbent... Pas tant que ça au fond. Mais Konrad ne cesse de reporter son travail et la confrontation avec la page blanche, accumulant tout de même les notes, les idées et les plans, macérant dans sa frustration.

À moins que ce ne soit son couple, malade à bien des égards, qui le rende fou. Séverine Chavrier rend compte du jeu malsain qui se trame entre des individus qui ne s'aiment plus, mais restent ensemble. Entre elle et lui, difficile de savoir qui tyrannise qui, qui dépend de l'autre, qui est responsable de quoi... C'est une névrose de couple, atrocement banale au fond, mais poussée à l'extrême. On rigole un peu, parfois, heureusement ; l'écriture de Bernhard tire vers le grotesque. Et l'on sort de là, après 3 h 45 de spectacle, éblouit par tant de radicalité et de finesse.

Ils nous ont oubliés, d'après *La Plâtrière* de Thomas Bernhard, mise en scène de Séverine Chavrier. Avec Laurent Papot, Marijke Pinoy, Camille Voglaire. Du 12 au 27 avril, Odéon Théâtre de l'Europe (Ateliers Berthier). Puis en tournée. Du 3 au 11 juin, au Théâtre National de Strasbourg.

« La Mouette », Caroline Vigneaux, « Revisor »... Les spectacles d'avril à réserver

Désormais libérée des contraintes sanitaires, l'offre culturelle se déploie en ce début de printemps. Les critiques du « Monde » proposent aux lecteurs de la « Matinale » leur sélection.

Le Monde ·

Publié hier à 23h50, mis à jour à 05h07 ·  Lecture 9 min.

LA LISTE DE LA MATINALE

« Ils nous ont oubliés », par Séverine Chavrier



« Ils nous ont oubliés », par Séverine Chavrier, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier, à Paris, du 12 au 27 avril 2022. ODEON-THEATRE DE L'EUROPE

On ne le sait pas assez, mais Séverine Chavrier est une de nos metteuses en scène les plus puissantes et les plus singulières. C'est en musicienne, qu'elle est au départ, qu'elle travaille la scène, faisant du son un élément constitutif de la mise en scène. Après *Nous sommes repus mais pas repentis*, en 2016, qui s'inspirait de *Déjeuner chez Wittgenstein*, elle aborde un autre texte culte de Thomas Bernhard, *La Plâtrière*, pour ce spectacle intitulé *Ils nous ont oubliés*. Le maître de l'exagération y déploie quelques-unes de ses obsessions majeures, avec l'humour dévastateur qu'on lui connaît. Obsessions que Séverine Chavrier fait résonner dans un espace hanté de spectres sonores. **F. Da.**

 [Odéon-Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier, Paris 6^e, du 12 au 27 avril.](#)

Ils nous ont oubliés : la saisissante maison de fous de Séverine Chavrier



Photo Alexandre Ah-Kye

La metteuse en scène revient à Thomas Bernhard et transforme sa *Plâtrière* en cloaque suffocant, où, au milieu d'une scénographie immersive remarquable d'organicité, l'isolement et la folie s'entremêlent et se nourrissent de façon magistrale.

Il faut se la représenter cette *Plâtrière* pour tenter d'en comprendre la puissance ténébreuse, pour essayer de saisir le pouvoir maléfique de cette bicoque délabrée. Isolée au milieu d'un paysage enneigé, parsemé de sapins décharnés, cette ancienne usine à chaux est devenue un cloaque, une sorte de squat où, au son des chiens hurlants, cohabitent, dans une saleté remarquable, pigeons, corneilles, cafards et cadavre, dont l'odeur pestilentielle incommode des vagabonds de passage qui s'amusent, façon clowns tristes, avec des restes de déco de Noël. Visages neutralisés par un masque – style Fantômas –, ces badauds grouillants sont bien décidés à se débarrasser de cet amas de chair criblé de balles et choisissent, sans barguigner, d'appeler les autorités, avant de déguerpir telle une bande d'insectes effrayés par la lumière des gyrophares. « *Ils m'ont dit qu'ils envoyaient une ambulance, mais, à ce niveau-là, elle aurait plutôt besoin d'un corbillard* », s'amuse l'un d'eux, sans autre forme de compassion. Elle, c'est la femme de Konrad, « *le fou* » qui habitait là, mais qui a visiblement, lui aussi, pris la poudre d'escampette.

A la manière de Thomas Bernhard, à qui l'on doit cet invraisemblable roman, Séverine Chavrier opère, une fois le décor planté, un retour en arrière pour mettre la main sur l'auteur du crime et plonger dans le quotidien de ce couple hors du commun. Reclus volontaire, abandonné par tous, cet effrayant tandem a élu domicile dans cet endroit sordide voilà plusieurs années. Infirme, dépendante, elle semble plus préoccupée par la maigre pitance qu'elle avalera au dîner que par les cachets qu'elle refuse de prendre. Entre deux cigarettes, elle ne cesse d'humilier son mari, à qui elle fait payer cet isolement forcé, et n'a d'yeux que pour son enfance, où tout semblait encore possible alors que plus rien ne l'est aujourd'hui. Face à elle, Konrad est pris entre deux feux, entre les désidératas de cette épouse tyrannique et la nécessité maniaque – style Jack Torrance dans *Shining* – d'achever sa « *grande oeuvre* », ce « *traité médico-mathématique-métaphysique* » sur l'ouïe sur lequel il planche depuis vingt ans, mais dont il n'a pas écrit une traître ligne.

Pour l'heure, ses recherches se bornent à une série de feuillets qu'il a entassés au fond de la cave et aux résultats de curieux exercices de phonétique et de linguistique auxquels il soumet sa femme à grand renfort d'intimidations en tout genre. Chez lui, le bruit est devenu une obsession telle qu'il cherche, à tout prix, à s'en prémunir, en déménageant à la Plâtrière, bien sûr, mais aussi en transformant cette mesure inhospitalière en forteresse apparemment imprenable. Mirador dans le jardin, caméras de vidéosurveillance dans chaque recoin, collection de fusils de chasse accrochés au mur, Konrad vit comme un forcené assiégé, sous la menace – réelle ou fantasmée – de l'extérieur, de ces improbables intrus masqués qui s'invitent pour faire des travaux, chasser sur ses terres, lui servir de confidents ou se payer sa tête. Sa solitude, brisée par les livraisons Deliveroo et les visites d'une aide-soignante dilettante, il la chérie, la cultive et la désire, jusqu'à la folie, alors qu'elle paraît, irrémédiablement, et pour son plus grand malheur, lui échapper.

Plutôt que de reprendre *in extenso* l'oeuvre de Thomas Bernhard – une gageure tant elle apparaît comme une litanie ininterrompue de flux et de reflux de pensée, dopée aux circonvolutions –, Séverine Chavrier a décidé d'en conserver seulement le canevas – comme elle avait déjà pu le faire dans *Nous sommes repus mais pas repentis* et *Les Palmiers sauvages*. **Aux personnages de l'auteur autrichien, elle administre un traitement de choc, une mise sous cloche scénique** : elle les propulse dans la Plâtrière et les observe se débattre, comme on regarderait les flocons retombés dans une boule à neige fortement secouée. **Grâce au travail scénographique de Louise Sari, à la création vidéo de Quentin Vigier, à la partition musicale de Simon d'Anselme de Puisaye, intensément interprétée par Florian Satche, et aux lumières de Germain Fourvel, comme autant d'éléments époustoufflants**, l'environnement devient un cocon organique capable d'influer sur le devenir des individus qu'il enserme et sur la perception des spectateurs, pleinement immergés dans ces bas-fonds suffocants. D'autant que l'impression d'enfermement est minutieusement, et de façon subjugante, entretenue par la metteuse en scène, à travers la superposition de trois écrans, mais aussi grâce à cette maison dont l'étroitesse du sous-sol, du couloir et même de la pièce principale – en regard de l'immensité du plateau – met sous tension la moindre action.

Aux confins du thriller et de l'horreur, Konrad et sa femme apparaissent alors dans toute leur monstruosité, et dans toute leur misère affective. Entre eux, ne subsiste rien de plus qu'un rapport de force quotidien, un lien dominant-dominé qui s'inverse au gré des humeurs et des événements de la journée. En commun, ils n'ont plus que la folie dans laquelle, à des degrés différents, ils plongent irréversiblement. **Une descente aux enfers que Séverine Chavrier imbrique magistralement avec l'isolement, transformé en vecteur de ravages mentaux dévastateurs pour la santé psychique des êtres, comme pour leur humanité. Surtout, elle dirige d'une main de maître Laurent Papot, Marijke Pinoy et Camille Voglaire qui donnent respectivement à Konrad, sa femme et leur aide-soignante une intensité et une profondeur envoûtantes.** Chacun à leur endroit, ils font montre d'une aisance fabuleuse qui concourt à faire de la Plâtrière une maison des horreurs où tout, y compris le pire, semble possible, voire probable. De cette expérience menée dans un laboratoire grandeur nature, aucun ne réchappera indemne, pas même le public qui, au sortir, mettra plusieurs minutes pour reprendre pleinement ses esprits, habilement chamboulés.

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr

Ils nous ont oubliés

d'après *La Plâtrière* de Thomas Bernhard

Mise en scène Séverine Chavier

Avec Laurent Papot, Marijke Pinoy, Camille Voglaire

Musicien Florian Satche

Education des oiseaux Tristan Plot

Scénographie Louise Sari

Création vidéo Quentin Vigier

Création son Simon d'Anselme de Puisaye, Séverine Chavier

Création lumières Germain Fourvel

Création costumes Andrea Matweber

Assistante scénographie Amandine Riffaud

Construction du décor Julien Fleureau, Olivier Berthel

Conception de la forêt Hervé Mayon – La Licorne Verte

Accessoires Rodolphe Noret

Production CDN Orléans/Centre-Val de Loire

**Coproduction Théâtre de Liège – Tax Shelter (Belgique), Théâtre National de
Strasbourg, Théâtr de la Cité – CDN Toulouse Occitanie, Tandem Scène**

Nationale, Teatre Nacional de Catalunya – Barcelone (Espagne)

Avec l'aide exceptionnelle de la région Centre-Val de Loire

Partenaires Odéon-Théâtre de l'Europe, JTN – Jeune Théâtre National – Paris,

ENSATT – École nationale supérieure des arts et techniques du théâtre – Lyon,

Ircam – Institut de recherche et coordination acoustique/musique

Avec la participation du DICREÉAM

Durée : 3h45 (entractes compris)

Tandem Scène Nationale, Douai

les 24 et 25 mars 2022

Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris

du 12 au 27 avril 2022

Théâtre national de Strasbourg

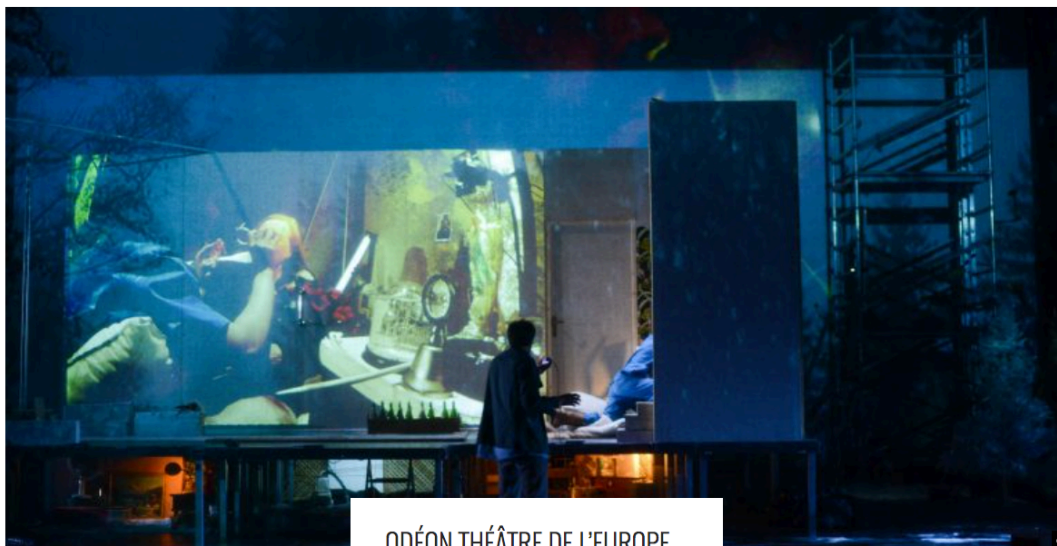
du 3 au 11 juin 2022

Teatro Nacional São João, Porto (Portugal)

les 8 et 9 juillet 2022

THÉÂTRE - CRITIQUE

Ils nous ont oubliés, d'après Thomas Bernhard, mise en scène Séverine Chavrier



ODÉON THÉÂTRE DE L'EUROPE –
ATELIERS BERTHIER / D'APRÈS
THOMAS BERNHARD / MISE EN
SCÈNE SÉVERINE CHAVRIER

Après *Nous sommes repus mais pas repentis*, présenté aux Ateliers Berthier en 2016, la metteuse en scène Séverine Chavrier revient à l'écriture de Thomas Bernhard avec *Ils nous ont oubliés*, une appropriation libre et ambitieuse du roman *La Plâtrière*. Quand la force du théâtre se nourrit d'un maelstrom de matériaux : sonores, vidéos, dramatiques, musicaux, plastiques...

Konrad et son épouse invalide vivent claquemurés au sein d'une grande bâtisse dans les Alpes autrichiennes, une ancienne plâtrière abandonnée, éloignée de tout, soumise à la menace diffuse de visiteurs mystérieux, rôdeurs aux activités et intentions troubles qui, dans l'adaptation théâtrale que signe Séverine Chavrier, prennent la forme de présences énigmatiques et stéréotypées. C'est là que Konrad a décidé de s'installer pour travailler à son grand œuvre, un essai sur l'ouïe auquel il pensait depuis longtemps sans jamais parvenir à s'atteler à son projet. Mais après cinq années d'existence recluse, confronté à son impossibilité d'écrire et au poids de besognes ménagères envahissantes, un jour de Noël, Konrad tue son épouse. Les circonstances de ce drame sont obscures. Dans un flash-back aux airs d'enquête policière, le roman foisonnant et labyrinthique de Thomas Bernhard (*Das Kalkwerk*, publié en France aux Editions Gallimard, en 1974) revient sur ces cinq années de vie entre ressassements, gesticulations et décrépitude. Cinq années qui donnent corps, sur scène, à une étonnante pérégrination multisensorielle.

Une imposante symphonie théâtrale

La réussite de *Ils nous ont oubliés* s'appuie sur la force d'incarnation de Laurent Papot (Konrad), Marijke Pinoy (son épouse) et Camille Voglaire (une jeune infirmière employée par le couple), ainsi que sur la partition musicale improvisée en direct par Florian Satche. Mais ce qui impressionne avant tout, c'est l'univers kaléidoscopique créé par la directrice du Centre dramatique national d'Orléans pour transposer au théâtre la littérature accumulative, itérative, syncopée de Thomas Bernhard. Dans le spectacle de Séverine Chavrier, le réel n'a pas vraiment d'importance. C'est la profondeur du concret qui compte. Celle-ci s'exprime à travers toutes sortes de choses et nourrit de manière fragmentée le monde crépusculaire qui s'ouvre à nous. Un sapin de Noël, un cerf et un chamois empaillés, une collection de fusils, des bruits de nature, de faux arbres, un cercueil, une corneille et des pigeons volant sur le plateau, des champs et des hors champs transmis par vidéo, une machine à laver, un fatras de boules à neige et des statuettes de la Vierge... Une multitude de perspectives vient nourrir cette réinvention de *La Plâtrière*. A la croisée du théâtre, des arts musicaux et sonores, des arts plastiques et de la vidéo, Séverine Chavrier crée une imposante symphonie théâtrale. Et s'affirme comme une véritable écrivaine de la scène.

Manuel Piolat Soleymat

[D'après Thomas Bernhard](#)

[ils nous ont oubliés](#)

[Séverine Chavrier](#)

[theatre](#)

A PROPOS DE L'ÉVÉNEMENT

Ils nous ont oubliés

du mardi 12 avril 2022 au mercredi 27 avril 2022

Ateliers Berthier - Odéon Théâtre de l'Europe

1 rue André-Suarès, 75017 Paris

Du mardi au samedi à 19h30, le dimanche à 15h. Durée estimée de la représentation : 3h45 (entractes compris). Spectacle vu le 24 mars 2022 au Tandem - Scène nationale, à Douai Tél. : 01 44 85 40 40. www.theatre-odeon.eu.

Également au Théâtre national de Strasbourg du 3 au 11 juin 2022.



Ils nous ont oubliés, enfer conjugal à fleur de peau

Publié le 4 avril 2022

Séverine Chavrier adapte *La Platrière* de Thomas Bernhard dans *Ils nous ont oubliés*, une logorrhée de près de quatre heures. La metteuse en scène, qui retrouve l'auteur autrichien après *Nous sommes repus mais pas repentis*, y dépeint une dégringolade tonitruante vers la folie et le meurtre, servie par une mise en scène ultrasensorielle et des comédiens généreux.



Il neige sur la platrière, cette habitation en ruines qui fut autrefois une usine. Quatre vagabonds passés

par là trouvent un cadavre vautre dans un fauteuil, visiblement depuis des jours. Leurs visages sont enkystés par des masques épais, leurs voix aiguës, déformées et chevrotantes. Il règne une ambiance particulièrement glauque dans ce tableau de malheur, grossie par des détails filmés et projetés sur le pan de mur qui nous fait face. Un diorama en putréfaction, encapsulé derrière un voile-écran qui s'étire du sol au plafond et accueille des projections en transparence, redoublant parfois les images projetées derrière, sur le mur, dans un agrandissement qui confine à l'abstraction. Proche de l'esprit du roman de Thomas Bernhard et construite comme celui-ci en flash-back, la pièce de Séverine Chavrier part de cette scène de crime pour retracer les dernières heures d'un couple avant un inéluctable meurtre.

Dans les hauteurs alpines

Dans le foisonnement d'indices disséminés dans la pièce, on reconstruit ainsi l'image passée du couple Konrad, dont l'ancienne gloire bourgeoise hante les reliques poussiéreuses qui jonchent chaque table, chaque étagère, jusqu'au sous-sol : des effigies de la vierge Marie, l'*Henri d'Ofterdingen* de Novalis transformé en vestige d'un romantisme germanique que Bernhard charge son protagoniste de railler pour lui. On comprend que le couple s'est installé ici, dans les hauteurs alpines, pour offrir à Konrad, scientifique autodidacte, le calme nécessaire à l'écriture d'un ambitieux essai sur l'ouïe dont il n'est pas capable d'écrire un mot.

Dans ce décor décati, Mme Konrad est clouée à son siège par une maladie qui n'est pas nommée, peut-être inventée de toutes pièces dans le seul but de pourrir la vie à son mari — pense-t-il. Le calme recherché par le couple, peut-être halluciné à partir de tableaux bucoliques d'une Autriche qui se rêvait pure, est recouvert par les appels de l'infirme et les visites de passants improvisés. Rescapés d'un asile ou livreurs ubérisés, ces bonhommes au visage en latex errant sans autre discours à tenir qu'une plainte confuse, comme une misère existentielle qui vient rattraper les ermites à leur porte.

Hypertrophie sensible

Chavrier épouse à bras-le-corps ce récit en spirale à travers une forme maximaliste et baroque. Ce huis-clos déborde, suinte, les effets visuels et sonores extrapolent chacun de ses détails. Musicienne de formation, la metteuse en scène ne perd jamais de vue sa recherche synesthétique, par laquelle le son participe à la composition d'un milieu ultrasensible. D'autant que l'ouïe est le problème central de Konrad, sujet de la thèse qu'il est incapable d'écrire et médium de son empêchement à écrire celle-ci, indisposé qu'il est par le moindre des sons qui l'extirpent de sa retraite monacale. Chaque son est décuplé en direct par le musicien Florian Satche dans une hypertrophie auditive qui constitue notre principale porte vers l'intériorité psychotique du pseudo-scientifique.

La présence de l'audiovisuel dans le dispositif constitue un parti pris déconcertant, tant la présence sur scène s'en voit réduite à peu de choses, souvent un petit recoin de ce décor à tiroirs, tandis que la vidéo *broadcaste* tour à tour différentes parties du décor, visibles et cachées, façon poste de surveillance. L'esthétique lorgne autant du côté du théâtre que de l'art vidéo — on ne peut s'empêcher de penser aux abjects *Trash Humpers* d'Harmony Korine devant les images numériques de ces créatures masquées et destructrices qui ne cessent de revenir comme un refoulé. Le rendu est volontairement chargé et sale, mais le désordre tel qu'il est organisé sur scène, style syndrome de Diogène, et la reconfiguration progressive du décor ont pour effet de maintenir le spectateur dans une attitude active, même si les caméras guident le regard tout du long.

Au-delà de l'efficacité de ce dispositif mastodonte, la quasi-occultation de toute présence sur scène tient

grâce à la grande qualité de son trio de comédiens. Marijke Pinoy offre une noirceur presque hollywoodienne à son rôle de lucide rendue folle. Laurent Papot incarne Konrad dans un mélange de frénésie et d'hébétéude qui épouse la logorrhée bernhardienne, et Camille Voglaire est tout à fait surprenante dans un rôle original, malléable et néanmoins riche à travers lequel se réfracte la folie du couple. Si Chavrier s'amuse à frôler la saturation la plus totale, et prend par là le risque d'irriter, elle impressionne justement dans sa capacité à ne pas perdre les nombreux fils tissés par le roman de Bernhard ; à ne pas sombrer, donc, dans la vanité. La richesse thématique du récit, qui ne cesse d'ouvrir des pistes de lecture à ce récit de haine larvée dans les débris d'une bourgeoisie décadente, où s'expriment aussi les dépendances conjugales, les désirs divergents, l'incapacité d'agir et la jeunesse perdue, se déploient ainsi dans l'ampleur d'une pièce parfois suffocante, mais néanmoins enthousiasmante.

Samuel Gleyze-Esteban

Ils nous ont oubliés de Séverine Chavrier, d'après *La Platrière* de Thomas Bernhard

Tandem – Scène Nationale

Hippodrome de Douai

Place du Barlet

59500 Douai

Tournée

Du 12 au 27 avril 2022 à l'*Odéon-Théâtre de l'Europe*, Paris

Du 3 au 11 juin 2022 au *Théâtre national de Strasbourg*

Les 8 et 9 juillet 2022 au *Teatro Nacional São João*, Porto (Portugal)

Mise en scène – Séverine Chavrier

Scénographie – Louise Sari

Vidéo – Quentin Vigier

Son – Simon d'Anselme de Puisaye, Séverine Chavrier

Lumière – Germain Fourvel

Costumes – Andrea Matweber

Éducation des oiseaux – Tristan Plot

Accessoires – Rodolphe Noret



“Ils nous ont oubliés” : un cauchemar mental à l’Odéon



Hélène Kuttner
13 avril 2022



©Alexandre Ah-Kie

Par le moyen d'une éblouissante scénographie qui mêle la vidéo, la musique jouée en direct, l'utilisation de masques et un décor de forêt fantastique, la créatrice Séverine Chavrier parvient à saisir le spectateur pour le plonger dans la tête d'un homme dérangé qui va finir par tuer sa femme. Un spectacle adapté de « La Platrière » de Thomas Bernhard qui démultiplie ses obsessions, entre polar morbide et thriller schizophrénique.

Dans le crâne de Konrad



©Alexandre Ah-Kie

Imaginez une ancienne usine de plâtre, plantée au milieu d'un forêt de sapins, avec ses murs défraîchis et son sous-sol ténébreux qui donne aux paumés de la terre un abri pour de petits trafics de drogue. Dans ce lieu anesthésié par le temps et la délocalisation des industries, vit un couple reclus et isolé du monde. L'homme, Konrad, se présente comme un grand savant en perpétuelle quête de sa grande oeuvre, un essai scientifique, métaphysique et philosophique sur *l'ouïe*. Il a fait le tour du monde et a décidé de s'enfermer avec son épouse paralytique dans cette demeure battue par les vents des Alpes autrichiennes. Sadisme, angélisme, domination et masochisme sont les tenants de leur relation de couple qui balance entre haine et amour, et qui va conduire Konrad à tuer sa femme handicapée dans un dernier cri de révolte contre celle qui le tyrannise par ses exigences perpétuelles et son immobilisme.

Torture sonore



©Alexandre Ah-Kie

Séverine Chavrier a créé un espace totalement organique dans lequel le musicien Florian Satche déploie un éventail de percussions aux sonorités métalliques ou sableuses, houles déchirantes ou martèlements démoniaques d'attentats, mobilisant ainsi l'attention du spectateur qui est comme happé, secoué, chahuté par des vibrations continues. Du côté des images, l'usine désaffectée est le siège de plusieurs niveaux de jeu, où l'image vidéo, comme une loupe, vient épier les gestes et humeurs des personnages comme une surveillance généralisée qui traque les épidermes. Dans cet univers qui ressemble à un cauchemar ambiant, Laurent Papot est Konrad, le chercheur follement paranoïaque et pervers qui martyrise sa femme, tandis que Marijke Pinoy, qui incarne l'épouse, se liquéfie, cigarette vissée aux lèvres, dans un fauteuil à roulettes inondée par sa robe de chambre et ses amulettes christiques. Les deux acteurs, qui incarnent aussi d'autres personnages dès qu'ils quittent la cave qui leur sert de lieu de vie, sont fabuleux de vérité et d'inventivité.

La spirale de l'échec



©louise_sari

Dans *La Platrière*, publiée dans les années 70, l'Autrichien Thomas Bernhard concentre les leitmotifs de ses obsessions et de ses hantises avec un sens du rythme et de la musicalité qui lui sont particuliers et dont la metteuse en scène, musicienne elle-même, se saisit avec succès. Cette plâtrière, prison glacée qui conduit à la mort des prisonniers, est une métaphore de l'Autriche, cimetière d'espairs déçus et de grands artistes, où le nazisme gangrène encore les consciences avec des nostalgiques de l'ordre et de la soumission, où le couple est condamné d'avance et où l'artiste, s'il n'est pas Mozart, passe sa vie en expériences stériles et en échecs publics. La scène représente donc une forteresse battue par la neige, avec des oiseaux vivants qui envahissent l'espace, comme chez Hitchcock, et des personnages qui déambulent hallucinés et en quête d'un bonheur absent. Certes l'épouse de Karl le harcèle et les fantômes espions reviennent hanter la tranquillité du couple, mais l'aide-soignante (Camille Voglaire) se retrouve aussi happée par la folie et la perversité du couple démoniaque qui bascule progressivement vers le meurtre. Ibsen, Strindberg, mais aussi Stanley Kubrick ou Bergman sont les compagnons de route de cette épopée du son et de l'image qui marquera, par sa puissance, l'histoire du théâtre français.

Hélène Kuttner



INTERVIEW EXTRA SCÈNE

« Bernhard place ses personnages dans un état de survie »



À l'Odéon, Séverine Chavrier présente sa dernière création, une adaptation d'un des premiers romans de Thomas Bernhard. Après avoir déjà mis en scène en 2018, *Déjeuner chez Wittgenstein*, elle revient à l'écriture du dramaturge autrichien. PROPOS RECUEILLIS PAR OLIVIER FRÉGAVILLE-GRATIAN D'AMORE

C'est la deuxième fois que vous vous frottez à Thomas Bernhard. Qu'est-ce qui vous donne envie de l'adapter au plateau ?

Ce que j'aime dans l'immobilisme bernardien, c'est son acuité, son humour désespéré, son fol amour de l'art, sa vie avec la musique, la violence verbale des rapports et cette question de l'impossible grande œuvre à écrire, de l'effort intellectuel contrarié, de l'exigence poussée à son point de stérilité et d'absurdité. *La Plâtrière* est un de ses premiers romans, le quatrième en l'occurrence. Sa fascination pour les faits divers liés sans doute à son passé de chroniqueur judiciaire est très présente ; il est encore hanté par la question du suicide et y attaque déjà le pays natal et ses beaux sites, cimetières pour la pensée, qu'il peuple d'une violence sourde et compulsive. Un homme, Konrad, rêvant d'écrire un *Essai sur l'ouïe*, s'installe avec sa femme infirme dans une vieille demeure, une plâtrière, loin de la ville, du monde, isolé de tout. En questionnant la quête d'absolu, le besoin de solitude, de silence, une certaine forme de misanthropie, l'auteur tisse un récit glaçant matiné de mélancolie autour de l'échec, de l'empêchement de se réaliser, la frustration de ne jamais trouver le temps de la réflexion ou de toujours procrastiner, succomber à toutes sortes de diversions subies ou souhaitées. Par manque de courage, de tranquillité, jamais Konrad n'arrivera à jeter sur le papier le moindre mot. Absorbé par sa dépression, il s'enferme, lui l'autodidacte, dans une sorte de délire mégalo-maniaque et passe à l'acte.

Comme souvent dans l'œuvre de Bernhard, il est question d'infirmité...

En effet, l'épouse de Konrad est infirme. Elle est dépendante de son mari. Elle ne peut survivre sans lui. Mais lui, vivant à ses crochets, et expérimentant sur elle une méthode qui nourrit ses recherches, ne peut exister sans elle alors

qu'elle le dérange dans son travail. Ces deux-là se tiennent par la haine. En remontant le temps de la découverte du corps mort de cette femme à l'installation dans cette maison isolée, Thomas Bernhard se livre avec habileté à une reconstitution de cet enfer conjugal entre tragédie et comédie. C'est une farce mélancolique. Comme dans le *Déjeuner*, Bernhard place ses personnages dans un état de survie, et réussit à décrire à travers cette bourgeoisie en perte de vitesse, ce monde qui périclité emportant avec lui les murs du foyer et ses habitants.

Comment donnez-vous vie à cette écriture si particulière ?

Quand on adapte un roman au théâtre, j'ai l'impression qu'il est important de lui faire faire un saut esthétique et dramaturgique avec tous les médias du plateau. Il faut malaxer la matière, la faire sienne et trouver la fidélité dans une lecture assidue de toute l'œuvre mais aussi de la constellation qu'elle a créée autour d'elle, après elle. Ce qui m'a plu dans ce texte, c'est aussi d'en relever certaines gageures scénographiques comme la question du vrai et du faux, de la reconstitution, ou celle de ce bâtiment énigmatique qui est un personnage à part entière. Comment sur une petite saynète prise dans la neige donner l'impression d'immensité ? Avec Louise Sari et Quentin Vigier nous avons imaginé une scénographie où un jeu de caméras vidéo-surveillance diffracte l'espace et permet d'entrer dans le délire paranoïaque de Konrad. Étant musicienne de formation, cela m'intéressait aussi d'explorer le champ sonore autour des recherches sur l'acoustique du personnage principal. Comment rendre compte de ce confinement forcé, de cet échec, mais aussi de l'humour, de la poésie absurde qui innerve l'œuvre, lui donne cette densité cynique autant que burlesque.

ILS NOUS ONT OUBLIÉS

d'après *La Plâtrière* de Thomas Bernhard, mise en scène Séverine Chavrier, à l'Odéon - Théâtre de l'Europe, Paris, du 17 au 27 avril



à partir du
24
Mars

ILS NOUS ONT OUBLIÉS

Odéon - Ateliers Berthier - Paris
TNS - Strasbourg

„ Séverine Chavrier C'est une grande farce mélancolique

Après *Nous sommes repus mais pas repentis*, Séverine Chavrier revient à Thomas Bernhard avec une farce où il est question de misanthropie, de réclusion, et de la difficulté du travail intellectuel...

Théâtral magazine : Comment définir *Ils nous ont oubliés* ?

Séverine Chavrier : C'est une adaptation de *La plâtrière* (1970), un roman qui se situe dans la première moitié de la carrière de Bernhard. C'est l'histoire d'un homme, Konrad, qui s'isole avec sa femme infirme dans une ancienne plâtrière, un bâtiment reculé, pour pouvoir rédiger enfin ce *Traité sur l'ouïe* qu'il a en tête depuis des années mais qu'il n'arrive pas à écrire. Tout se passe mal, il va finir par tuer sa femme, et la pièce est la reconstitution des circonstances qui ont mené au meurtre. C'est une grande farce mélancolique...

Ce traité sur l'ouïe, il va réussir à l'achever ?

Bien sûr que non ! Il est toujours dérangé, malgré son isolement, par des importuns. Car cette campagne soit disant isolée se révèle assez fréquentée... C'est l'aspect farcesque de la situation, qui est comme dans toute farce, assez basique : dès qu'il se met au travail, quelqu'un frappe à sa porte... Le tout dans une sorte de déla-



brement physique et matériel général. Car Konrad manque d'argent et se trouve réduit à vendre ses meubles. Sa femme infirme, qui ne quitte pas sa chambre, ne s'en aperçoit pas...

Au-delà de la farce, **Bernhardt jette un regard très acéré sur ce qu'est le travail intellectuel, avec ses stratégies, son angoisse, sa procrastination.** Ce sont des thèmes très peu abordés au théâtre et qui me passionnent. Le personnage principal porte une œuvre en lui mais n'arrive pas à la faire advenir. Il se trouve sans cesse des excuses :

trop de matière, trop de gens qui viennent le déranger, à commencer par sa femme, infirme, qui réclame sans cesse de l'attention et des soins.

On a l'impression que cette plâtrière est un personnage à part entière...

C'est vrai. C'est un lieu vaste, blanc, image de stérilité, où en plus il neige... C'est un espace où le son résonne de manière agressive. Par exemple, quand il fait des expériences pour son traité sur l'ouïe en déchirant des feuilles de papier. Un travail important a été fait sur le son, et sur la réverbération. Tout, finalement, dans ce lieu, se révèle anxiogène...

Retravailler sur Thomas Bernhard après *Nous sommes repus mais pas repentis* a été une expérience agréable ?

J'avais un peu peur de me répéter. Mais en fait le Thomas Bernhard qui écrit *La plâtrière* est assez différent de celui qui écrit *Des Arbres à abattre*, avec toute cette critique du monde du spectacle. Il est plus âpre, plus pulsionnel. C'est presque comme de travailler sur un auteur différent...

*Propos recueillis par
Jean-François Mondot*

■ *Ils nous ont oubliés*, d'après *La plâtrière* de Thomas Bernhard, mise en scène Séverine Chavrier, avec Laurent Papot, Marijke Pinoy, Camille Voglaire, Florian Sathe.

Du 24 au 25/03, Tandem à Douai, du 12 au 27/04 Théâtre de l'Odéon - Ateliers Berthier, 1 rue André Suarès 75017 Paris, 01 44 85 40 40, du 3/06 au 11/06 au TNS Strasbourg